

Strychnine ou Le songe d'une nuit d'automne

Denis Desjardins

Number 65, Fall 1995

Le rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13843ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desjardins, D. (1995). Strychnine ou Le songe d'une nuit d'automne. *Moebius*, (65), 33–40.

Strychnine ou Le songe d'une nuit d'automne

Denis Desjardins

À cette époque, la sonnerie du téléphone s'acharnait à néantiser chacun de mes sommeils peuplés des plus impudiques naïades, des plus émoustillantes sirènes... Chaque fois, je me demandais bien quel sinistre troglodyte venait de la sorte assécher mes paradis abyssaux, quel fripon fieffé faisait fuir sans vergogne mes Vénus d'Atlantide. Pourtant, cette fois-là mon cœur tressaillit. Au bout du fil le ricanelement sarcastique de la plus lubrique des créatures : Strychnine.

Strychnine, enfin !

Aussitôt me revint en mémoire notre dernière nuit commune. Ou plutôt le semblant de nuit, car la jeune capricieuse s'était soudain délogée de mon étreinte, retirant sa jolie bouche de la mienne bée... Reprenant pied dans la ruelle, Strychnine croisa les bras et son regard vert plongea dans le mien. « Dis donc, Bernard, s'enquit-elle d'un ton impérieux, as-tu lu oui ou non mon dernier bouquin ? Je te l'ai offert il y a au moins deux mois et tu ne m'as formulé jusqu'à présent aucun commentaire ! » Quelle question saugrenue en pareil moment ! Je livrai le fond de ma pensée : « Enfin, gentille Strychnine, tu sais bien que d'ordinaire j'adore tes œuvres. Mais celle-là s'adresse aux enfants. Comprends-moi, j'ai passé l'âge de vibrer aux exploits de l'intrépide Frog Morgane. Merci quand même. Bon, maintenant, ajoutai-je en l'attirant à nouveau vers le lit, je n'ai

pas envie de débattre mais de m'ébattre. Si on remettait ça ? »

La coquine obtempéra, mais ne fut guère impressionnée ; alors que j'allais franchir le seuil d'une voluptueuse extase, elle me mordit l'oreille jusqu'au sang avec une telle férocité qu'en poussant un cri de douleur je dus lâcher ma proie et ravalier *ipso facto* le libre flot de ma libido.

« Aye !!! Es-tu folle ? ! »

— Trêve de fornication ! siffla-t-elle comme je la sommais de justifier sa déroutante attitude ; sans autre commentaire, la jeune vampirette enfila slip et sandales. Puis elle ramassa ses affaires et s'éclipça avant que j'eusse le temps de protester davantage.

Trois gouttes rouges coulèrent de mon lobe, puis roulèrent sur mon ventre jusqu'à ma queue, laquelle se dégonflait à vue d'œil. La glace me renvoya la désolante image d'un parfait imbécile, d'un grotesque pantin. Strychnine disparue, je n'étais plus que l'homme de mon sexe, un tas de cendres en devenir...

Avec elle, sur elle, à l'intérieur d'elle, j'étais puissance, énergie, fougue : je pouvais couvrir de baisers fiévreux ses seins magiques, me repaître de son pulpeux popotin, explorer à loisir l'antre de sa bouche gourmande, cheminer librement entre ses larges cuisses à la fois humides et brûlantes.

Sans elle, je redevais crapaud crispé, lézard lésé, limace lymphatique, amibe anémique et abîmée. Je me mis à gémir sourdement, moins de douleur que de désespoir.

Bien entendu, je ne fermai pas l'œil de la nuit, ni des nuits suivantes. Strychnine perdue, que me restait-il ? Aucune autre déesse n'aurait pu donner un sens à mon vit. Hormis mes rêves procureurs, je n'existerais plus qu'avec modération, et surtout par le souvenir de sa longue chevelure noire bouclée, ondulant au rythme d'un corps aux courbes généreuses, génératrices de tous mes désirs dorénavant inassouvis.

Bref, ce n'était pas la joie.

Mais voilà qu'avec entrain Strychnine ressurgissait en ce soir d'automne, sans crier gare (et sans s'expliquer, comme si nous nous étions quittés la veille), pour me tenir – à distance – des propos désarmants de fausse naïveté...

— Bernard chéri, je viens de faire un rêve plutôt bizarre, prétendit-elle. Tu dois absolument m'aider à l'analyser.

— Tu rêves ?? Je n'ai aucun talent pour ça.

Je soupçonnai quelque piège...

— Mais si, voyons ! pouffa-t-elle, feignant d'être scandalisée par mon affirmation péremptoire.

— Je ne veux pas faire la sourde oreille à tes interrogations, dis-je, cette oreille que tu as par ailleurs si vaillamment croquée mais, bon, mon expertise en oniologie demeure plutôt élémentaire, pour ne pas dire nulle.

Cet argument n'ébranla pas ses intentions :

— Inutile de jouer les faux modestes, trésor, ça ne prend pas. Rappelle-toi tes lectures de Freud, Lacan et consorts...

— Je tente de liquider le souvenir de ces ennuyeuses théories, dis-je. Mais dis-moi tout de même, Strychnine adorée, était-ce un cauchemar ? Ou un rêve lascif, regorgeant de tes phantasmes habituels ?

Je savais que, tout en rédigeant de courts récits alimentaires et inoffensifs destinés à des lecteurs encore impubères, Strychnine travaillait à des romans autrement graveleux qu'elle faisait publier sous pseudonyme chez un éditeur spécialisé. D'ailleurs, je m'étais souvent amusé à les parcourir, y cherchant – y trouvant parfois – quelque détail croustillant qui puisait à certains de nos souvenirs communs... Cela dit, il s'agissait de romans, et l'imagination débordante de Strychnine lui permettait d'encadrer ses scènes érotiques d'intrigues tout à fait habiles et fort bien troussées. De plus, elle savait user de symboles ; sa maîtrise des aspects oniriques démontrait sans conteste ses connaissances d'ordre psychanalytique. On comprendra donc mon scepticisme quant à la pertinence de me questionner sur le sens de ses propres rêves.

— Trêve de billevesées, gloussa-t-elle ; laisse-moi te raconter, tu verras bien !

— Ça va, je me tais. Plus un mot.

— Nous courions à l'intérieur d'un long souterrain, commença Strychnine.

— Qui, nous ?

— Toi et moi, bien sûr !

Ravi de ma présence dans ce prologue, j'appréhendais néanmoins la suite, et mes interruptions dérisoires n'es-comptaient que la suspension du dénouement pourtant fatal de notre dialogue.

— C'est justement ce que je souhaite tirer au clair, figure-toi.

Où voulait-elle donc en venir ? Appelait-elle à la réconciliation ? Je la priai quoi qu'il en fût de continuer son récit.

— Une énorme vague de lave brûlante nous poursuivait, laquelle par la même occasion éclairait notre chemin...

— Intéressant, m'entendis-je opiner. Et après ?

— Euh... C'est tout !

— Comment, c'est tout ?

La minceur du scénario me consternait.

— Mais encore... Que nous est-il arrivé ?

— Eh bien, la vague nous a peut-être submergés. Je n'en suis pas certaine. Je me suis réveillée à ce moment-là, tout en nage.

— Je vois... Que peut-on déduire, selon toi ?

Sa voix se teinta d'une cruelle ironie :

— C'est à toi de me le dire, mon cher amour...

Elle m'agaçait un peu. Croyait-elle vraiment que j'allais lui proposer quelque embryon d'interprétation hypothétique, probablement ridicule ? Je n'entendais rien à la psychanalyse, et ne voulais surtout pas me compromettre en lui fournissant des éléments d'explication susceptibles de lui servir à me mettre en boîte. Il fallait trouver un moyen élégant de m'en sortir.

— Ma petite souris, dis-je posément, en tant que modeste océanographe, plus porté sur les éponges que sur les songes, les fonds hadaux me sont plus familiers que les souterrains. Dans ces conditions, comment te conduire vers la lumière du jour ? (Strychnine lâcha un profond soupir.) Néanmoins, je me demande si on ne pourrait pas tracer un parallèle entre la lave et une quelconque substance organique qui s'évacue rapidement, euh... en certaines circonstances... tu saisis ?

Je ne me félicitai pas d'une aussi médiocre interprétation, conditionnée, de toute évidence, par le désir toujours vif que suscitait en moi Strychnine.

— Et la lumière, fit Strychnine, cette lumière incandescente guidant nos pas, cette lumière diffusée par l'objet même de notre perte ?

— Très obscure, cette lumière, observai-je. Mais tu me parais frôler toi-même une explication valable... Je te fais confiance.

— Bah ! Tant pis, trancha-t-elle brusquement. Changeons de sujet.

Nous causâmes un moment de ses prochaines publications, mais je perçus chez Strychnine une légère lassitude que provoquait à coup sûr mon apparente incompréhension. Ce rêve, d'autre part, elle l'avait peut-être créé de toutes pièces. Peu importe, elle l'avait d'une manière ou d'une autre *imaginé*.

Notre discussion piétinait. Nous la conclûmes poliment et échangeâmes un au revoir douteux. Je me mis alors à réfléchir *vraiment* au contenu de son rêve. Je compris tout, et trop tard.

C'était fort simple : Strychnine et moi *devions* nous retrouver, même au seuil de la Mort... Une passion encore vive venait à nouveau habiter nos corps ; il nous fallait fondre sous la chaleur de la lave salvatrice qui allait effacer nos souillures, laver les anciennes plaies, nous purifier corps et âmes.

Quant à la lumière incandescente, elle garantissait sans doute la mise à nu de ce désir.

Stimulé par ma découverte, je voulus dès lors en informer Strychnine. Hélas ! la gredine s'était dissipée dans un sibyllin brouillard. J'en vins sérieusement à douter de sa propre existence. Bref, je me cognai vingt fois sur son répondeur, me morfondant à espérer un signe d'elle. Sans succès.

Plusieurs années plus tard, et en dépit d'autres mystères amoureux plus ou moins mémorables, je rongais toujours mon frein au souvenir de l'épisode Strychnine. Miné par je ne sais quel remords, il m'arrivait parfois, entre deux missions océanes, de promener mon *spleen* aux abords de la paisible montagnette surplombant mon port d'attache.

En ce dimanche d'octobre déjà frisquet, les arbres conjuraient par leurs teintes chatoyantes la grisaille ambiante; leurs vives couleurs, annonce paradoxale d'une mort imminente, me fascinaient. Le soleil évoqua en moi la clarté qui animait l'œil taquin de Strychnine. Au bord des larmes, j'interrompis ma marche et m'effondrai sur un banc désert. Les yeux clos, je voulais garder en moi l'image éternelle d'un bonheur fugace. Des tremblements convulsifs me surprirent. Cette réaction me sembla quelque peu disproportionnée à mon émotion, aussi intense fût-elle. Puis je remarquai que le décor se mettait lui aussi à trembler: les arbres agitaient leurs plus hautes branches et les feuilles bruissaient nerveusement, les écureuils bondissaient en tous sens; deux pigeons paniqués se heurtèrent la tête en plein vol avant de s'écraser au sol. Des cris résonnaient au loin. Une profonde frayeur me saisit à la gorge.

Puis tout se précipita. La colline craqua de partout; soulevant un nuage de poussière et de scories, un cratère surgit inopinément, avala en quelques secondes la grande croix de fer trop fière dominant la cité. Les promeneurs dominicaux couraient dans une indescriptible pagaille. Au milieu d'une bousculade, je faillis périr sous les pas d'une famille d'Italo-Québécois qui fuyaient la lave fusant de ce nouveau Vésuve, dévorant sans pitié faune et flore, menaçant même d'envahir le vaste cimetière où les morts trop naïfs se croyaient protégés par une éternité trompeuse...

Alors je vis Strychnine. Plantée au détour d'un sentier, superbe et nue dans une lumière éblouissante d'origine inconnue, jambes arquées, défiant les flots bouillonnants qui progressaient vers elle, Strychnine semblait attendre avec courage et fermeté le moment fatal. Ce fut pour moi une leçon; je me ressaisis.

Strychnine me vit à son tour. Elle me fit signe. Ce simple geste de la main, gracieux et sensuel, fit gronder en moi un autre volcan, prêt à cracher sa lave. Que faire? Mon désir de me soustraire à l'enfer environnant le disputait à celui – viscéral – de rejoindre celle que j'avais recherchée durant de si longues années...

À ce moment précis, je revins à la réalité. Non, les années n'avaient pas passé, non je n'avais recherché Strychnine nulle part, car je redoutais son rejet d'une interprétation trop confortable. En fait, je jugeais inutile de me casser la tête à décoder les confidences de ce sphinx trop

malicieux dont les jeux puérils ne m'amusaient plus. À quoi bon inventer mille scénarios, tous improbables, pourquoi coucher sur papier une Strychnine imaginaire (et dont j'avais imaginé le surnom puisqu'elle s'appelait en réalité Saccharine)? Un seul espoir me stimulait encore : retrouver sa véritable couche, où mon amoureuse éphémère pourrait m'offrir comme autrefois son corps frémissant, roulant entre ses lèvres affamées mon nom trop bref, gonflant d'abord un B timide qui crevait comme une double bulle en s'évadant de sa bouche Enchanteresse, puis roulant le R du ressac venant lécher mon N crachant l'ARDente flamme de mon infatigable amour...

«OoOoOoOoOoOhHoOhHhHhHhHhh.....»

B... B E E E R N A A A R R R D !!!»

Afin de neutraliser mes obsessions, j'optai pour la lecture de quelque bouquin oublié sur les rayons poussiéreux de ma bibliothèque. Est-ce un hasard? Ma main s'arrêta à un livre jeunesse dédicacé par Strychnine; ce livre, peut-être la cause indirecte de notre rupture, je ne l'avais jamais lu, en raison de mes préjugés envers la littérature pour enfants. À mon insu, il allait m'aider à démêler l'affaire qui me hantait. Cet opuscule d'allure innocente dissimulait la clef de l'énigme strychninienne...

Je feuilletai l'ouvrage. Il s'agissait donc d'un petit roman d'aventures d'allure assez banale mais dont le titre étrangement shakespearien m'avait néanmoins intrigué : **Le Songe d'une nuit d'automne**. Un passage, souligné de rouge avec soin par son auteur, capta mon attention :

Épuisés, couverts de sueur et de suie, Nelly et Bernie progressaient avec peine dans l'étroit souterrain, guidés par la lumière des champignons magiques qui en couvraient les parois. Ils sentaient, pas très loin derrière eux, les flots déchaînés de la lave brûlante, gagnant du terrain à chaque seconde, menaçant de les ensevelir à tout instant, et Bernie criait VITE, NELLY, VITE!!! en tirant par le bras la jeune fille chancelante qui jurait par tous les dieux d'envoyer promener une fois pour toutes cet aventurier du diable, s'ils parvenaient seulement à s'en tirer vivants...

Comment avais-je pu négliger une si révélatrice lecture !

Pas d'erreur possible : tout en le modifiant, Strychnine avait puisé dans sa propre œuvre le canevas de son rêve

bidon ! À quoi cela rimait-il ? Voulait-elle me tendre la perche ? Mais oui, bien sûr ! Sans doute s'attendait-elle à ce que, touché par cette allusion évidente, je m'empressasse de conclure la scène, démontrant ainsi ma connaissance de son œuvre, et *de facto*, l'intérêt que je lui portais – que *j'aurais dû* lui porter. Et notre réconciliation se serait superposée à celle de Bernie et Nelly, à la fin du récit, rescapés d'une mort atroce ! Et moi, pauvre imbécile, ma stupide indifférence avait ainsi éloigné ma belle, ma plus-que-belle, ma divine Strychnine, dont l'impérissable souvenir alimentait depuis si longtemps mes plus persistants délires, mes plus indicibles regrets...

Déseparé, je résolus toutefois d'en venir aux grands moyens. Terminé le temps des chimères, il me FALLAIT retrouver Strychnine, ma lapine d'Orient, ma fouine parfumée, ma douce tigresse apprivoisée, ma folle de nuit aux lèvres de feu, ma callipyge cajoleuse. Je lui expliquerais tout et même davantage, j'avais saisi son message d'amour, PEUT-ÊTRE N'ÉTAIT-IL PAS TROP TARD, nous pourrions tout reprendre comme avant... Mais comment la rejoindre, où se terrait-elle, sempiternelle énigme de ma conscience tourmentée ?

Strychnine avait disparu. Une fois de plus. J'adjurai son éditeur de me dire où se trouvait mon amie. Il m'assura l'ignorer ; elle venait de quitter la ville sans laisser d'adresse. Après d'infructueuses enquêtes, une seule solution s'imposa d'elle-même : je devais plonger *au cœur de son rêve*, troquer l'océanographie contre la vulcanologie et la spéléologie, laisser la mer et gagner le feu de la terre, emprunter chaque tunnel, chaque souterrain, visiter la moindre grotte, explorer la plus petite cavité, descendre au creux de chaque cratère, marcher à l'aveuglette dans le noir absolu, priant les brûlants basaltes d'enfin m'apporter la lumière et me permettre de revoir Strychnine, ne serait-ce qu'une minute, au terme d'une errance qui s'achèverait dans la Mort, intense et libératrice.

Dans l'attente de cet épilogue, il fallait chercher, toujours chercher, garder espoir.

J'en suis encore là.